

sances, un usage fécond, il trouve dans sa nature une force, hostile au déploiement de ses facultés ; et devant toute grande et belle chose, son action sent une barrière qui l'arrête ; travailler, c'est vaincre cette force, c'est briser cette barrière.

Le Travail, c'est l'homme qui marche, l'homme qui produit, mais la fatigue au membre, la sueur au front, si ce n'est la tristesse au cœur. Donc, le Travail c'est la peine ; le Travail, c'est l'action, plus la douleur ; c'est la douleur même. Ceci nous explique pourquoi, dans les langues humaines, souvent les mêmes mots expriment le Travail et la douleur. Dans la langue romaine, si philosophique toujours, et aujourd'hui si chrétienne, le mot *Labor* est tout à la fois le signe de l'action et de la douleur. C'est qu'en effet, dans la réalité de la vie, travail et douleur ne sont pas deux choses, mais une. Le Travail, je le sais, produit des joies qu'ignore la paresse ; mais si la joie en peut sortir, elle ne le constitue pas ; le bonheur est le fruit du travail, ce n'est pas le travail lui-même.

Le règne de l'homme sur la nature physique, est la conquête progressive du travail de ses mains, et chaque force de la matière qu'il soumet à son empire, ne cède qu'à la violence que le travail lui fait. L'industrie, née de lui, ne marche qu'avec lui ; et le progrès matériel, dont se glorifie seul le génie de ce siècle, est plein de la sueur des siècles.

Or, ce que le Travail fait dans l'ordre matériel, il le fait dans l'ordre artistique, littéraire et scientifique. Partout où se déploie, pour produire, l'énergie humaine, vous verrez les créations de l'homme sortant de ses douleurs, fécondées par son travail ; et partout les chefs-d'œuvre de la pensée, de l'art, de la poésie, de l'éloquence, comme de l'industrie, recevant de la main du Travail, la consécration de l'immortalité. Le Travail est dans l'ordre naturel le plus grand des *Thaumaturges* ; c'est lui qui fait les miracles de l'homme.

Suivez, sur la route des siècles, ces vestiges éclatants qu'a laissés dans l'histoire l'élite de l'humanité ; tout ce qu'il y a de grand, de fort, de beau, d'illustre, demande au Travail la grandeur, la force, la beauté, l'illustration. Les créations du génie sont marquées à ce signe, auquel on reconnaît la postérité d'Adam et les œuvres de l'homme. Le souffle de l'inspiration les conçoit, et les conçoit avec bonheur ; seul le Travail les enfante, et les enfante dans la douleur.

Voilà pourquoi le génie, dans la création de ses œuvres, est visité tour-à-tour par la joie et la douleur, l'enthousiasme et la mélancolie. Chaque cri d'admiration qu'il excite répond à l'un de ses soupirs ; plongé dans la souffrance encore plus que dans la vérité, il puise, dans des abîmes d'angoisses, la paternité de ses œuvres ; et il peut dire, en les regardant, comme une mère à l'enfant qui lui renvoie, avec son image, le souvenir de la souffrance : *vous êtes fils de mes douleurs*. C'est peut-être là le mystère de cette sympathie profonde que l'homme garde pour tout ce qu'il a produit. L'homme sent dans ses œuvres, avec le germe de sa vie, le trépassement de ses douleurs.

Tout être créé à la vocation de se développer selon sa propre loi ; l'éducation de la vie se fait selon les lois de la vie ; et l'éducation de l'homme n'est pas autre que l'homme lui-même se développant dans l'équilibre des lois qui régissent la nature humaine. Or, nous venons de le reconnaître, le Travail est, pour la nature humaine, une loi radicale, souveraine, indéclinable. Il en résulte immédiatement que le perfectionnement ou l'éducation de l'homme n'est possible que dans le Travail et par le Travail ; en d'autres termes, sans le Travail, l'homme ne peut s'élever, il est imparfait.

Tel est le caractère original, tel est le signe glorieux qui distingue la formation de l'homme de la formation des autres êtres de la création, le libre effort, le Travail volontaire. Donnez à une plante son sol, son atmosphère et son soleil, la plante croît et s'élève, son éducation est *fatale*. Impuissante à l'effort, la Providence lui ordonne de céder à l'action des forces qui provoquent son développement. Il en est tout autrement de l'éducation de cet être que M. de Maistre nommait si bien la *plante humaine*. L'homme est une *activité*, son développement doit être actif. L'homme est une *liberté*, son développement doit être libre. L'homme est un être tombé, son développement doit être laborieux, il ne s'élève que par l'effort. A son développement normal sa nature fait obstacle ; il faut qu'il brise par son énergie cet obstacle à sa légitime croissance ; il faut qu'il porte dans un sillon douloureux, la trace du travail qui l'a touché, ou plutôt dont il s'est touché lui-même, pour coopérer dans la formation de sa vie, à l'action du Créateur.

L'homme est le chef-d'œuvre de Dieu, mais à l'achèvement de ce chef-d'œuvre, l'homme doit concourir. Mieux que ses propres œuvres, l'homme s'élève et se parfait lui-même. Il faut qu'il demande à son propre labour, le sceau de sa propre perfection ; et

qu'à force de se sculpter, de se châtier et de se travailler lui-même, il mérite, aux jours de sa jeunesse, l'honneur de sa virilité. Sans ce travail personnel par lequel l'enfant se façonne et se forme lui-même, son éducation ne se fait pas, elle se défait : il ne s'élève pas, il descend ; il descend par l'intelligence, il descend par la volonté, il descend par le cœur ; et sous ce triple rapport, il consomme en lui-même, par une paresse qui le déshonore et le déshérite de sa propre dignité, la déchéance de l'homme.

Regardez, voici l'enfant qui a travaillé ; il a fécondé son intelligence, affermi sa volonté et contenu son cœur. Habitué par le travail, à une mâle résistance et à de chastes efforts, il a défendu sa vie contre les charmes et les enivrants du plaisir. Cette vie monte au lieu de descendre, et ne se répand sur les hommes que pour leur embaumer de ses parfums et les couvrir de ses dons. L'intelligence, la volonté et le cœur ont en lui leur développement harmonieux. Le cœur a mis sur son front sa grâce, la volonté sa force, l'intelligence sa majesté ; et de ce triple rayonnement il se forme une beauté incomparable, beauté vraiment royale, qui annonce le roi de la création, et efface de son éclat toute beauté créée. Il est plus beau que tous les spectacles des cieux, plus beau que tous les sourires de la nature, plus beau que toutes les beautés que Dieu fait reluire sur la terre, et dans l'épanouissement de sa beauté virile, il peut dire *j'ai travaillé, j'ai fait mon éducation, je suis un homme*.

LE PÈRE FÉLIX.

Nécessité et importance du Travail.

Le Travail est l'éternelle obligation de l'homme. C'est la volonté du Créateur que nous arrosions notre pain avec la sueur de notre front. Immuable décret auquel nous devons nous soumettre, non pas d'un cœur résigné, mais d'un cœur reconnaissant ; car cette loi n'est point dure, et, comme toutes les lois divines, elle est, pour qui l'observe, une cause de jouissance et une source de bien. Admirable bonté de la Providence, qui a voulu placer la consolation dans le châtement même, et en faire la voie de la réhabilitation !

Le Travail, mes amis, ce sera votre arme pour triompher dans cette lutte de la vie. De même que, pour faire jaillir la flamme, il faut, d'un choc violent, briser le caillon qui enserme l'étincelle, de même, pour devenir des hommes, j'entends des hommes utiles et dignes ainsi de l'estime publique, vous aurez à déployer d'énergiques efforts, à rompre d'âpres obstacles. Ce n'est qu'à ce prix que le signe sacré luira sur vos fronts.

Les grands écrivains de l'antiquité, ces prosateurs, ces poètes que vos Maîtres vous expliquent et vous font aimer, sont remplis d'enseignements qui vous montrent le travail comme l'attribut de la virilité, le signe de la puissance, la vertu des forts. Écoutez Horace, Horace que l'on n'oublie jamais tout-à-fait, même dans les camps ; écoutez-le lorsque, faisant trêve aux molles chansons, il célèbre en mâles accents, les rudes travaux de cette héroïque jeunesse de Rome, qui rougit du sang Carthaginois, les flots de la mer thyrrhénienne.

Écoutez-le, létrissant les lâches loisirs des jeunes efféminés de son temps :

*Mors et fugacem prosequitur virtum
Nec parit imbellis juvenem
Poplitibus timidore terga (1).*

Écoutez-le surtout, donnant à son disciple ce sévère conseil :

*Vitamque sub Divo et trépидis agat
In rebus (2).*

Ces citations vous sont plus qu'à moi familières ; mais l'éloquence des faits vous convaincra mieux encore que des préceptes. Mes amis, je suis vieux, laissez-moi vous dire ce que j'ai vu.

Il y a aujourd'hui un demi-siècle et plus, j'étais comme vous écolier ; comme vous, au milieu de nombreux condisciples, je me préparais aux épreuves de la vie. En ce temps-là brillait l'aurore du premier Empire et, comme aujourd'hui, les bruits de guerre et de gloire faisaient retentir leur écho sous le toit paisible des collèges. Nous admirions les hommes célèbres dont les travaux ont illustré cette grande époque ; nous nous sentions animés du désir de marcher sur leurs traces, de les égaler, de les surpasser peut-être. Tous, je le crois, nous étions possédés de cette noble ambition, quand nous quittâmes le collège, pour nous engager dans des voies diverses. Mais l'enthousiasme n'a qu'un moment ; les diffi-

(1) Od. 2, Lib. III, V. 14, 15, 16.

(2) Ibid. V. 5, 6.